



Tante Jeanne

ROMAN

JACQUES EGLEM
27/02/2024

PARTIE 1

La soirée instillait sa douceur printanière sur les groupes de jeunes filles qui, en ce dimanche, après vêpres, seulement, avaient droit de promenade dans les allées du jardin de l'Institut familial Sainte-Marie, d'où, à cet instant même, fusaient des cris joyeux et des rires à peine retenus. Pour Jeanne B. comme pour la plupart des pensionnaires, ce précieux moment de « liberté » hebdomadaire était la seule façon de rêver de la « vraie vie », qui les attendait, le jour où elles franchiraient définitivement les hauts murs austères de l'Institut. Oh, bien entendu, elle n'était sûrement pas conforme aux récits de celles qui avaient eu la chance de recevoir de la visite ou de lire, en cachette, quelques livres

romanesques interdits en ce lieu. Mais qu'importe !

Malgré son jeune âge, Jeanne s'impatientait de sortir de cette institution censée modeler, avec la plus grande exigence et la plus stricte rectitude, l'esprit et les manières de ces jeunes femmes promises, un jour, à tenir honorablement leur rang aux yeux de la société bourgeoise de l'époque. Elle ne doutait pas que ces années passées à l'Institut lui seraient profitables. Ici, elle avait appris les bonnes manières, les règles de la bienséance, quelques notions d'économat pour gérer le train de la maison. Elle était instruite sur les arts, en particulier la musique sacrée et profane, le chant et la pratique du piano où elle excellait... S'il paraissait avéré que tout cela lui serait de la plus grande utilité, elle craignait

de se laisser emporter par le tourbillon de la passion amoureuse dont elle rêvait et redoutait à la fois...

Rentrée de sa promenade dominicale, Jeanne avait pour habitude de passer la fin de l'après-midi dans le calme de l'ouvroir où quelques pensionnaires travaillaient à coudre ou à repriser. Dans ce lieu, elle aimait, tout en brodant son chiffre sur une pièce de son trousseau, à imaginer le monde au-delà des murs de cette prison dorée d'où elle n'était pas sortie depuis trop longtemps pour en avoir une idée précise. Peut-être par peur, peut-être par ignorance, préférait-elle à la réalité, ses rêves et ses phantasmes qu'elle construisait le dimanche soir à l'ouvroir et qui la hanterait jusqu'au prochain dimanche ; jusqu'aux nouvelles confidences de Géraldine qui

sortait, tous les dimanches dans sa famille au sein de laquelle elle entretenait, soi-disant, avec un cousin éloigné une relation adultère sulfureuse et passionnée...

Faisant irruption dans l'ouvroir, la mère supérieure frappa deux fois dans ses mains : deux coups secs et espacés comme elle en avait l'habitude. Faisant montre, à la fois, d'autorité et de sérénité, elle annonça : mademoiselle Jeanne B, je vous prie de me suivre jusqu'au parloir ; vous avez une visite...

Dans la coursive qui mène de l'ouvroir jusqu'au parloir, il n'y a pas loin. Pourtant Jeanne, qui d'ordinaire, ne recevait pas de visite qui ne soit pas précédée d'un courrier de demande, eut le temps de se poser maintes questions sur les motifs de cette visite

impromptue. Qu'allait-on lui annoncer ? Un décès ? ; celui de Théo son frère dont elle n'avait plus de nouvelles depuis qu'il s'était mis en tête de parcourir le monde, à cause d'une passion naissante : la photographie... ? Où était-ce la mort de son père ? Veuf, qui se sentant incapable de s'occuper seul de l'éducation de sa fille l'avait confiée aux Sœurs. Jeanne lui en voulait de l'avoir enfermée, cloîtrée durant ce qui aurait dû être les plus belles années de sa vie... Certes, elle lui était reconnaissante de s'être financièrement sacrifié pour qu'elle reçût la meilleure éducation. Si le Sort en avait décidé ainsi, Jeanne s'en serait accommodée... Elle aurait été libre de choisir sa voie. Elle chassa cette funeste perspective dont elle mesurait tout l'effroi et la culpabilité qu'elle comportait. Son esprit, fort troublé, tenta de se

défaire de son image maléfique : et si la Mère Supérieure et son père avaient « arrangé » une union avec un excellent parti ? Avec un Apollon au cœur de braise comme le cousin de Géraldine et au corps aussi parfait que celui du Christ exposé, nu, sur la croix de la chapelle de l'Institut ? ...

La Supérieure, qui la devançait, s'arrêta brusquement au seuil du parloir où Jeanne, obsédée et tourmentée par des pensées brouillées, avait rendez-vous avec son destin... Le parloir, qui devait être la vitrine de l'institution, était richement meublé et décoré. Tout au bout d'une table monumentale Jeanne distingua dans le contre-jour deux silhouettes près de l'embrasure de l'unique fenêtre qui surplombait le jardin. Elle reconnut la voix autoritaire et solennelle de son père :

« - Nous avons pensé qu'étant instruite (se tournant vers la Mère Supérieure qui l'avait rejoint près de la fenêtre) auprès de l'Institution Sainte-Marie de toutes les convenances et les savoirs utiles dans notre société, le temps était venu pour que vous fassiez montre d'application et de générosité auprès d'une famille instruite et éclairée, dans laquelle, je n'en saurais douter, vous trouverez votre place. Je suis comblé pour vous, ma fille. Ah ! Si votre mère était encore de ce monde, elle serait fière de vous et également que l'institut Sainte-Marie ait si bien pourvu à votre éducation.

Pendant toute cette annonce que son père avait parfaitement calibrée ; où chaque mot, à la bonne place, avait été rigoureusement arrêté, Jeanne était restée

stoïque ; debout à la même place inondée de lumière, droite, les yeux baissés. Jeanne n'était pas particulièrement belle, mais il se dégageait d'elle, cette étrange beauté intérieure qui se répand au travers de sa nature avec toute l'énergie et la candeur de ses dix-sept ans. Enfin, elle leva les yeux, et croisa le regard de l'homme qui accompagnait son père. Il s'était rapproché d'elle et se trouvait maintenant en pleine lumière. Elle mit ses mains devant sa bouche comme pour réprimer un cri d'effroi et s'enfuit de la pièce en courant. L'homme avait le même âge que son propre père !

« - Quelle réaction inepte et absurde qui témoigne de votre grande sottise !? » gronda la Mère supérieure qui avait rejoint Jeanne en pleurs. La question toute rhétorique, fut-elle,

trouva tout de même une réponse sous la forme d'une autre question toute aussi rhétorique. « - Quelle fille de cette institution accepterait un mariage avec un homme d'un tel âge ? »

« - Sotte que vous êtes ! Qui a parlé de mariage ? Monsieur Édouard H. souhaite simplement entourer sa famille de gens érudits, et vous saurez dispenser à cette famille mondaine toutes vos qualités avec la gaîté et le dynamisme de votre jeunesse. Séchez donc ces stupides larmes et montrez-vous à la hauteur ! Allons vite rejoindre Monsieur votre père qui doit être fort désappointé face à une telle attitude. Allez Mademoiselle ! Allez ! ... »

Lorsqu'elle revint au parloir, les yeux rougis, elle balbutia quelques vagues excuses à

l'adresse de son père, pendant qu'Édouard, stoïque, la considérait des pieds jusqu'à la tête, de façon si insistante qu'elle en fut gênée. Alors, elle esquissa un sourire ou plutôt une sorte de moue ingénue, presque enfantine qui conclut cette séance au parloir.

Le dimanche suivant, au volant de son automobile, Édouard H se montra plus avenant vis-à-vis de Jeanne : « - Jeanne, vous consentez que je vous appelle Jeanne ? Un prénom ravissant et que vous portez, d'ailleurs, fort bien !... Ni exagérément long : cela ferait suffisant et je déteste les vaniteux ; ni trop court qui paraîtrait vulgaire. Jeanne, c'est altier, sublime, parfait. Ce prénom évoque, pour le rémois que je suis, la chevauchée de Charles VII pour son sacre à Reims menée par la valeureuse pucelle...

- Allons-nous à Reims ?

- Non, Mademoiselle Jeanne ! Nous allons à Ruffec pas très loin de Limoges. Mon épouse est restée quelque peu nostalgique de Reims et de sa société brillante qu'elle a fréquentée avec sa mère. Il faut avouer que Ruffec semble bien terne en comparaison... Vous serez employée en qualité de dame de compagnie et veillerez à apporter un peu d'entrain dans cette demeure. Savez-vous jouer d'un instrument ? ... Du piano ? J'en ferai installer un dès la semaine prochaine ! ... »

Certes, d'après une copie de leur acte de mariage, retrouvé par Jeanne, bien des années plus tard, rédigé par maître Jolivet, notaire à Reims, le couple Édouard et Marie-Hélène disposait d'une petite fortune : 100 000 francs pour fonder un foyer en 1905. L'apport de

l'époux s'élevait à un peu plus 10 000 francs et sa dot à 20 000 francs. Quant à sa future épouse, le document précisait que sa dot constituée par Madame Veuve Dupond (sa mère) soit pas moins 60 000 francs serait remis aux époux le jour de la célébration, mais pas assez pour mener grand train dans une maison qu'Édouard surnommait lui-même « ma petite folie ». Il se plaisait à raconter qu'un jour de flânerie en famille près d'Arcachon, sa femme lui dit en considérant une des belles demeures cossues qui bordent le bassin « - Comme je trouverais plaisir à habiter cette maison ! » Le jour même, il entreprit de l'acheter... En vain. Il remit des clichés photographiques de cette imposante maison d'inspiration basque à un ami architecte qu'il chargea de lui construire... « la même » !

Passé, le grand pont qui surplombe un cours d'eau aux rives imprécises et les toits d'ardoise de la ville basse, l'automobile s'engagea dans une voie plus étroite et pentue qui traverse une rangée de sapins séculaires qui dissimulent, de leur majesté, la maison dont Édouard était si fier. Jeanne fut installée confortablement à l'étage dans une chambre spacieuse et bien éclairée. Elle était la seule des employés de maison à séjourner dans la villa. C'était là, une marque de l'estime qu'on lui accordait ; les autres, à savoir Madame et Monsieur Paulin sortes de métayers ; elle, en charge de la préparation des repas et des travaux de ménage, lui, de l'entretien du parc et du potager dont il tirait quelques revenus, étaient logés, à titre gracieux, dans une maisonnette en bordure de propriété près des dépendances et apprentis. Occasionnellement,

lorsque Marie-Hélène s'absentait quelques jours pour rendre visite à sa mère qui n'avait pas quitté Reims, Édouard faisait appel à Pascaline ; une nourrice aux sens et aux formes épanouis qui venait s'occuper des deux enfants : Suzanne l'aînée et Jules, de deux ans son cadet. Pascaline dormait dans la chambre des enfants et, y avait ses habitudes. Jeanne devrait, elle également, prendre ses marques. Elle s'y emploierait... Pour l'heure, elle observait, quelque peu émerveillée, le luxe et la modernité des lieux. Jeanne était habituée à la rusticité de l'institution Sainte-Marie !... Un peu de repos lui permit plus de clairvoyance après le passage dans le tourbillon dans lequel sa vie était happée. Vers 19 heures, Madame Paulin toqua à la porte de la chambre de Jeanne qui n'eut pas le temps d'ouvrir. « - Vous êtes attendue, au grand salon,

instamment, pour « les présentations » à la famille et au personnel. » Cela lui parut bien protocolaire ! Elle descendit, jusqu'au grand salon où Édouard, près de la cheminée parée de deux portraits d'ancêtres lointains, se tenait, droit comme un I, l'air assuré et surtout, ce qui surprit Jeanne, sévère et distant. Sans préambule, il initia « les présentations » :

« - Voici Suzanne et Jules, mes enfants. » Poussés discrètement, les bambins firent un pas en avant et dirent en chœur : « - Bonjour Madame. » Édouard intervint au moment même où elle esquissait un sourire de circonstance et saluait à son tour les enfants : « - Elle s'appelle Jeanne, vous l'appellerez : Tante Jeanne ! Pascaline ; vous veillerez qu'il en soit ainsi ! » lança-t-il d'un ton ferme voire autoritaire. La nourrice acquiesça d'un mouvement de tête et se retira en emmenant

les enfants. En quittant le salon, Pascaline s'inclina pour saluer l'assemblée. Jules et Suzanne en firent autant. Jeanne osa un timide « Bonne nuit Suzanne ! Bonne nuit Jules ! » Auquel les enfants effrontés répondirent en riant et en criant : « Bonne nuit, tante Jeanne ! » Il s'en suivit une belle galopade dans l'escalier, dans les couloirs et jusque dans les chambres dont le bruit joyeux contrastait avec l'ambiance plombée du salon : pourquoi « tante » Jeanne ? La question rodait dans les pensées de Jeanne, bien sûr, mais aussi dans celles des Paulin... Édouard perçut qu'il était temps d'apaiser les dissensions naissantes : « - Mademoiselle, j'entends que mes enfants vous appellent Tante Jeanne pour couper court aux commérages, qui, à n'en pas douter, vont accompagner la nouvelle de votre arrivée parmi nous... La ville est si petite et les

amusements y sont si rares que le clabaudage et les piailllements de basse-cour constituent l'essentiel des distractions. Et vous seriez particulièrement avisée de vous conformer à la plus grande discrétion... Madame et Monsieur Paulin, nous savons que la confiance réciproque constitue l'intérêt de chacun. Et, si d'aventure, on vous pressait de questions, vous répondrez que Mademoiselle Jeanne est une vague parente de la famille.» En s'adressant à Madame Paulin et pour ne pas laisser de place à quelques ébauches de question, il changea radicalement de registre : Que nous avez-vous préparé pour nous régaler ? » dit-il, l'air jovial, en se frottant les mains et en quittant les lieux sans attendre la réponse. Jeanne était fascinée par la personnalité d'Édouard, maniant le langage avec aisance, il savait rester maître des mots, usant de divers

répertoires au gré des circonstances ; un brin narcissique lorsqu'il parlait de sa réussite ou de sa « petite folie », un brin despotique quand, faisant montre d'autorité, il donnait des ordres à ses gens ou à ses enfants. Sous cette carapace, qui lui permit de réussir en affaire et de briller en société, il cachait, sûrement, des faiblesses... C'est, du moins, ce que Jeanne croyait...

Dans le silence de sa chambre, allongée dans son lit, Jeanne tentait de trouver le sommeil. Ce fut chose difficile. Tant de nouveautés : les lieux, les personnes, les habitudes et les usages... dont elle rendrait compte dans un prochain courrier qu'elle adresserait à Géraldine, restée chez les sœurs, en ne lui exposant qu'une version avantageuse de la réalité, quitte à « broder un peu s'il fallut.

Elle avait feint de croire à toutes ses extravagances. Maintenant, c'était à son tour de lui rendre la pareille afin que leur complicité puisse se perpétuer au-delà de leur séparation. À cette idée, Jeanne, ressentit l'ombre d'une sorte de revanche à laquelle elle n'avait jamais songée et qu'elle rejeta prestement de son esprit comme on chasse une pensée coupable, obsédante, qui reviendrait la hanter... plus tard... Pour l'heure, Jeanne se remémora la scène étrange de sa présentation : les visages crispés du couple Paulin à qui Édouard fit la démonstration de sa prépotence. Jules et Suzanne qui n'avaient pas su garder, longtemps, leur sérieux de circonstance et plus surprenant, encore... la nourrice... qui habitait au cœur du village : elle n'avait pas eu droit au sermon concernant la discrétion, aussi

importante que mystérieuse, à propos du statut de « Tante Jeanne » ...

Le lendemain de l'arrivée de Jeanne au « Breuil », c'est ainsi que le maître de céans entendait que l'on désignât le domaine boisé, dominé par la majestueuse villa aux toits pentus, il régnait une atmosphère particulière qui annonçait le retour de Madame qui revenait de visiter sa mère souffrante à Reims. Édouard s'apprêtait à fêter son retour ; « - Paulin, j'entends que vous prépariez l'automobile et que vous alliez chercher Madame à la gare au train du soir. Pendant ce temps, Madame Paulin, sans attendre, mettez-vous à vos fourneaux et préparez-nous un repas simple et soigné ; je vous laisse carte blanche ! Je choisirai le vin... Trouvez-moi Pascaline, il convient que je lui donne ses

gages. Dites-lui de me rejoindre au bureau avant son départ... » Toute la matinée, les ordres et les contre-ordres se succédèrent sans répit. Jeanne, quelque peu effrayée par ce remue-ménage, proposa son aide en cuisine : offre déclinée sèchement par madame Paulin. Édouard, qui assista à ce bref échange rugueux, dit à Jeanne d'un ton ferme et cassant qu'il s'avèrerait nécessaire de régler quelques points quant à sa place et ses prérogatives dans cette maison. Et comme si cette injonction ne lui semblait pas assez ferme, il lui intima l'ordre de la suivre jusqu'à son bureau. Jeanne ne laissa rien paraître de son trouble, pourtant intense. Elle lui emboîta le pas sans hésiter. L'agencement et l'ameublement de la pièce étaient sobres ; au centre un bureau en acajou sur lequel était disposé une rame de papier à en-tête dont le blanc contrastait avec le

maroquin sombre posé sur le feutre carminé recouvrant le dessus de ce meuble. Quelques beaux stylos étaient disposés dans une sorte de petit plumier qui contenait également un flacon d'encre et qui constituait le pied d'une lampe articulée inspirée des éclairages d'architecte. Au travers de la vaste baie, sa lumière était visible depuis le fond du parc lorsque Édouard travaillait tard. À côté, d'une bibliothèque soigneusement rangée où s'étalait, sur plusieurs rayons, une série de livres à la reliure bleue et dorée, se dégagait du mur latéral une alcôve avec pour seul meuble un lit défait ! Il fut aisé à Édouard de lire, dans le regard de Jeanne, l'étonnement face à cet appendice improbable, accolé au bureau. Édouard travaillait beaucoup et tard dans la soirée et trouvait-il pratique de s'accorder quelque repos quand il en avait le

loisir. Édouard prit place au bureau, passa machinalement la main dans ses cheveux, invita Jeanne à prendre place face à lui sur la seule chaise disponible, une chaise relativement inconfortable et basse de manière qu'il puisse en le toisant du regard rappeler à son interlocuteur, leurs positions respectives. Avant d'entamer la discussion, il déposa sur le bureau une montre à gousset d'élégante facture. Ce geste indiquait clairement que ce temps lui était précieux et qu'il en était le maître. Il marqua une longue inspiration avant de s'engager dans un propos qui ne tenait ni de la harangue lapidaire ni de l'homélie ennuyeuse. Il ne laissa rien au hasard ; il progressa dans son raisonnement avec la finesse du joueur qui abat ses cartes sans pour autant dévoiler tout son jeu. « - À chacun son rôle et sa place. - Donc, bien que cela puisse

partir d'un sentiment charitable, en aucun cas, vous ne devez toucher à une casserole, pas plus que conduire ma voiture, ou semer des radis, ou que sais-je encore... - Est-ce clair ? » Jeanne répondit d'un mouvement de la tête. « – à partir de cet instant, vous ne recevrez d'ordres que de ma femme et de moi-même dans le but unique d'instiller, au Breuil, culture et divertissements qui, d'ailleurs, ne sont que le luxe de la première... »

L'arrivée de Madame fut, sans surprise, empreinte de solennité dictée par un protocole rigoureux et ostentatoire. Ce ne fut pas Édouard, mais Paulin, en livrée rouge et noire, qui l'accueillit, sur le quai de la gare de Ruffec : deux ou trois mots convenus en guise de bienvenue... Pas plus, ni moins... et déjà, Paulin chargeait les bagages dans la malle puis

installa sa maîtresse à l'arrière de la voiture. Quelques instants, après, ils arrivèrent au Breuil. Pas le temps d'entamer une conversation ; il faut préciser que peu de distance sépare la gare du domicile et de toutes manières, une conversation eut été contraire au protocole qui imposait une distance entre maîtres et valets. Distance qui épargnait à Paulin d'entretenir et de nourrir un échange, dans lequel, il se serait, assurément, senti mal à l'aise.

Au Breuil, après l'effervescence de cette fin d'après-midi, tout et tous étaient prêts pour accueillir Marie-Hélène. Tous, sauf Jeanne, qui fut priée de rester dans sa chambre avec ordre de n'en sortir qu'à l'invitation d'Édouard... Sur un ton improbable, Jeanne, osa être informée de la raison de cet

éloignement ; elle n'eut de réponse qu'un lapidaire : « Car telle est ma résolution arrêtée et irrévocable ! » Cet incident affecta Jeanne qui ne goûtait guère qu'on la rabaissât au rang des subordonnés... Et pourtant, ... Elle claqua la porte de sa chambre et y resta une heure durant ; effondrée, morne, questionnant en son for intérieur la lucidité qui semblait lui échapper. Qui est véritablement Édouard ? Assurément un personnage fantasque au caractère versatile ; charmeur attentionné voire un brin manipulateur, et autoritaire, sévère ou plein de soi, l'instant suivant. Ce portrait, à traits épais à peine esquissés, amenait inévitablement, les pensées de Jeanne à la complexité inextricable entre ce qui paraît et ce qui est... On frappa à sa porte et sans attendre qu'on lui ouvrît la Paulin annonça : « Monsieur vous prie, instamment,

de nous rejoindre au salon. » Jeanne aurait voulu crier qu'il n'en était pas question ; qu'elle ne répondrait plus à de pareilles injonctions... Que déjà, elle entendit le bruit des pas indifférents de la Paulin s'éloigner... Jeanne ouvrit une porte de l'armoire sur laquelle était fixé un grand miroir. Elle essuya ses yeux rougis et rajusta sa tenue. Et déterminée à ne céder en rien, elle se résolut à descendre au salon. Rester dans sa chambre lui parut puéril et inadapté à la situation dans ce milieu qu'elle souhaitait à tout prix intégrer, même s'il lui fallait serrer les dents. Elle ne tenait pas à paraître mal à l'aise ou incertaine. Lorsqu'elle parut au salon, la conversation, entre Édouard et son épouse, brutalement, s'interrompit. D'un bond, Marie-Hélène se leva du profond siège où elle se reposait de son voyage. « Voici donc ma surprise ! » dit-elle

brisant un silence de plusieurs secondes où Madame observa de haut en bas Jeanne désarçonnée tant sa gêne fut profonde et violente lui rappelant l'incommodité causée par l'examen minutieux et méthodique auquel s'était livré son mari, la veille. Elle serait donc la « surprise » comme le cadeau que l'on offre ? Combien valait-elle ? N'était-elle pas le produit mercantile de la vénalité de la société bourgeoise à laquelle elle appartenait à présent ? Édouard fit les présentations d'usage puis chacun réintégra sa place et sa mission : Marie-Hélène, épuisée par son déplacement, alla se coucher la première, suivie de Monsieur Paulin ; Madame Paulin resta tard pour remettre de l'ordre dans sa cuisine ; Édouard prétexta avoir du travail à finir et s'éclipsa dans son bureau avant de souhaiter une bonne nuit à Jeanne. Bonne nuit : deux

mots bienveillants seulement durant cette longue journée ; c'est bien peu ! pensa Jeanne en s'endormant... Elle fut réveillée par un pâle et hâve soleil fatigué qui, à grand-peine, se dégageait de la chevelure embrouillée des brumes matinales qui se déchiraient sur les pans majestueux, obliques des cèdres du fond du parc ; mais en quelques instants, le soleil blafard fut transfiguré et retrouva son éclat et sa magnificence annonçant une splendide journée. On toqua à la porte... Sans attendre de réponse, Édouard pénétra dans la chambre de Jeanne et déclara : Suivez-moi ! Elle, encore somnolente, protesta mollement, mais, déjà, il la saisit par le bras et l'amena, en chemise, jusqu'au rez-de-chaussée. Il la poussa dans le salon et déclara d'un air suffisant : « J'en ai choisi un droit, à cause de l'agencement de la pièce. » Il voulait parler du piano qu'on venait

de livrer et qui, comme toute chose dans cette demeure, semblait destiné à un emplacement bien déterminé. Jeanne, les yeux embrumés, mît un moment à prendre conscience de la réalité des propos d'Édouard qui continuait : « - C'est un Pleyel ! J'espère vous contenter, et par la même, ravir Madame, à la faveur de vos talents ? ... » Jeanne ne sut répondre que par de vagues et hésitants remerciements. La mise à l'épreuve, attendue, mais redoutée, débutait là ! Édouard perçut le trouble de Jeanne et prodigua quelques paroles d'encouragement avant de conclure : « -Rendez-vous à midi moins dix ! Ne soyez pas inquiète l'auditoire est, paraît-il, indulgent... » Jeanne remonta prestement dans sa chambre se vêtir. Mais, justement, comment se vêtir ? Il était impératif de faire de l'effet, mais sans en faire exagérément. Elle préférait être que paraître.

Elle opta pour une tenue stricte qu'elle agrémenta d'une broche discrète, assortie à une paire de boucles d'oreille qui rappelaient le vert de ses yeux. Un peu de fard à joue, pour unifier son teint, un coup d'œil dans le miroir et la voilà prête ... parfaite ! Trop à son goût, elle ébouriffa sa chevelure bouclée pour lui accorder une touche de désordre. C'était la première fois, qu'elle exécutait ces gestes pour séduire. Elle en ressentait un trouble manifeste. Pour son entrée au « cénacle », son maintien altier et son regard franc firent forte impression. Marie-Hélène était aux anges. Édouard et les enfants ne la quittaient plus des yeux. Même les Paulin arboraient des sourires si peu habituels. A l'invitation de Marie-Hélène, Jeanne s'installa sur la banquette en annonçant : « -Valse polonaise – Frédéric Chopin. » Avec une agilité surprenante, ces

doigts fins courraient sur le clavier produisant un son d'une force et d'une expression rares. Elle avait tellement travaillé ce morceau avec Sœur Angèle qu'elle était sûre d'impressionner le public le plus exigeant. On se serait cru au concert. Tous applaudirent bruyamment la virtuose. Au repas, qui fut servi à midi sonnant, l'enthousiasme ne retomba pas ; Édouard ne tarissant pas d'éloges, à l'adresse de Jeanne, finit par faire rosir ses joues. Bien que moins démonstrative, Marie-Hélène complimenta Jeanne pour son talent présageant nombre d'heureux projets... Le premier serait de faire un tour jusqu'à Limoges pour y choisir et acheter des partitions, en compagnie de Madame. C'était ainsi qu'il convenait qu'on l'appelât, hormis son époux qui usait habituellement d'un solennel Marie-Hélène ou qui lui adressait,

pour la taquiner, des surnoms qu'elle trouvait ridicules : Chérie, Mon cœur ou Ma mie. Quant aux enfants, ils l'appelaient Mère. Tous se vouvoaient ; à l'exception des Paulin qui entre eux se tutoyaient.

Quelle bonne inspiration avait-il eue d'engager, une jeune dame de compagnie pour son épouse, se réjouissait Édouard qui en passant moins de temps auprès de sa femme, pourrait se consacrer pleinement à « ses affaires ». Et puis cela apportait un peu de fraîcheur et de gaieté dans le foyer. Madame était ravie de pouvoir se distraire, voire se divertir en brillant dans la société bourgeoise. Marie-Hélène restait habituellement dans l'ombre de son mari besogneux qui n'entretenait que des relations de travail. Les quelques réceptions d'industriels ou

d'architectes qui émaillaient l'agenda d'Édouard se limitaient aux repas d'affaire hermétiques et inaccessibles à Marie-Hélène qui s'ennuyait. À présent, elle avait quantité de projets pour attirer au Breuil tout ce que comptait Ruffec et alentours d'esprits éclairés et de notabilités. Jeanne, elle, se voyait propulsée dans un projet ambitieux dont elle était la sève. Le premier, celui qui devait absolument réussir : Un concert de Noël ! décida Marie-Hélène enthousiaste... Dès leur retour de Limoges, les, désormais, amies très excitées se mirent au travail : Choisir les morceaux qui auraient de l'allure sans être trop casse-pied ou trop long. Il n'y aurait rien de pire qu'une soirée où l'on s'ennuya. « – Nous pourrions interpréter des chants classiques comme Mon beau sapin ? Qu'en pensez-vous Édouard ? » Édouard, étonné

qu'on sollicita son avis sur un tel choix, répliqua en entonnant la version allemande Ô Tannenbaum tout en rejoignant son bureau pour le reste de la soirée. Il se réjouissait de voir à quel point l'arrivée de Jeanne avait transformé la vie au Breuil. Il accepta sans rechigner l'effervescence qui régnait au salon autour du piano où Marie-Hélène enchaînait chants et vocalises tandis que Jeanne déchiffrait les partitions des chants de Noël au ravissement des enfants. Et qu'importe si les horaires des repas n'étaient plus respectés, au grand dam de la Paulin qui pestait lorsque son rôti grillait dans le four, ou quand le potage du soir tiédissait dans la soupière de porcelaine de vieille saxe. Cette période de l'avent était, pour Jeanne, bien singulière et si éloignée de son vécu à l'Institut, où les sœurs, durant ce temps liturgique (méditation et

retenue dans l'attente de la venue du Messie), étaient plongées dans une sorte de catalepsie : nul sourire, les paroles limitées au strict nécessaire. Au Breuil, l'ambiance était bouillonnante, à l'approche de Noël. Paulin avait apporté un sapin majestueux si haut que la cime touchait le plafond du salon où il fut installé avec calcul pour qu'il puisse paonner sans encombrer. L'excitation des enfants atteignit son comble lorsqu'il leur incomba de le décorer, il se chamaillèrent et il fallut l'intervention paternelle pour rétablir le calme... D'ailleurs, au repas, Édouard sermonna les petits : « - Vous indisposez tout le monde, avec vos disputes puérides et incessantes qui fatiguent votre mère, dont vous savez à quel point la santé est chancelante, et qui perturbent les répétitions et les nécessaires entraînements de tante

Jeanne... » Il haussa le ton : « Qu'est-ce que vous ambitionnez là ? de miner la santé de votre pauvre mère ?... De métamorphoser cette fête cérémonieuse en un amusement de braderie ? » Les enfants s'ils n'avaient pas tout saisi du vocabulaire de la remontrance en avaient bien saisi la rhétorique qui n'appelait point de réponse. D'ailleurs, ils piquèrent du nez dans l'assiette. « - Il faut réussir ! Il en va de l'honneur et de la réputation » assena-t-il en fixant maintenant chaque adulte : « -Marie-Hélène, ménagez votre santé, il faut transformer votre initiative en un succès. Vous en mesurez l'enjeu Jeanne ? ... Paulin, dès demain vous irez quérir les services de Pascaline qui s'occupera des petits garnements afin qu'ils n'entravent pas la préparation de cette soirée... » Les jours qui suivirent furent, pour Édouard, des journées

comme il les aimait, faites de labeur et de rassérènement général. Chacun s'emparant de sa mission avec sérieux et rigueur. Édouard supervisait, les mains croisées derrière le dos, passant du salon à la chambre des enfants puis à nouveau au salon dispensant de bienveillants avis ou prodiguant des encouragements à Suzanne et Jules, qui, avec l'aide Pascaline, s'appliquaient à peindre des décors de Noël. Le grand soir arrivait vite... et Édouard, perfectionniste, ne voulant rien laisser au hasard, exigea que l'on fasse une répétition générale à quinze heures précises pour régler les derniers détails et corriger le moindre défaut susceptible de troubler le plan de la soirée. Tour à tour régisseur, acteur, metteur en scène, Édouard donnait les dernières recommandations : « - Paulin, de la tenue en accueillant les convives ! « - Dois-je les

annoncer ? » , « Non, ce ne sera pas une soirée protocolaire, il serait sentencieux voire ridicule ou risible ou même pire que d'annoncer des personnalités qui se connaissent toutes ; Ruffec n'est pas Paris ! Vous irez à leur rencontre, les saluerez discrètement et les accompagnerez jusqu'à l'entrée où Madame Paulin tiendra le vestiaire et dirigera les convives vers le grand salon... Pascaline veillera à ce que les enfants ne fussent pas excités : vous les aviserez dans ce sens. Et, indispensablement il faudra que vous vous éclipsez vers les chambres, à l'apparition des « vedettes » de cette modeste veillée. Préparez-vous jusqu'au moment de votre entrée. Mme Paulin viendra vous prévenir le moment venu. Soyez radieuses ! »

Le soir de Noël, Édouard était fébrile, le visage tendu. Il passait de pièce en pièce pour vérifier si les préparatifs se déroulaient selon ses plans. Un coup de gueule par ci, un encouragement par là. Et, enfin, vingt heures... Les grilles du Breuil s'ouvrirent pour accueillir le premier invité : Un homme très pressé, ce soir. Il s'agissait d'un ami de la famille : le curé de Ruffec... !

En moins d'une demi-heure, le salon s'était empli de tout ce que la ville comptait de notabilités. Édouard passait d'un groupe à l'autre, tout sourire et d'apparence détendue, mais en apparence seulement. Il était très crispé, en réalité, scrutant sa montre à chaque minute comme pour se rassurer : l'heure inéluctablement avançait sans que, pour l'instant, il n'eut à déplorer le moindre faux

pas, en espérant profondément qu'il n'y eut, pour la suite, pas de fausse note ! Il fit signe à Jules et à Suzanne qu'il était temps de rejoindre Pascaline dans leur chambre où les attendaient friandises et cadeaux promis. Édouard s'empressa, alors, de demander à la Paulin de s'enquérir si les « musiciennes » étaient prêtes. La Paulin ne revint vers Édouard, pour lui faire un signe approbatif six minutes plus tard qui lui parurent des heures. Enfin le moment crucial advint ! Marie-Hélène et Jeanne, lui emboitant le pas, firent une entrée voulue discrète, mais qui, malgré tous leurs ménagements à ne vouloir paraître, prit une tout autre tournure : le silence se fit au fur et à mesure qu'elles progressaient confiantes et fières jusqu'à Édouard qui se tenait, radieux, devant le piano. « - Mes amis... Mes chers amis, je tenais, en ces jours

de festivités, vous rencontrer pour savourer, ensemble, des moments privilégiés, des instants de grâce qui transforment la vie... Je vous présente Jeanne, celle qui a transsubstantié Le Breuil depuis son arrivée en qualité de Dame de compagnie auprès de mon épouse.» Jeanne exposée, astreinte à se présenter au regard de l'assistance, rougit et se sentit contrainte à prendre la parole, bien que ce ne fût pas au programme préétabli. Mais, à peine entreprit-elle de prononcer trois mots mal articulés qu'Édouard vint à sa rescousse, lançant une salve d'applaudissements reprise par le public ravi. Mon premier pas faillit être un faux pas, se disait-elle. Et sans l'intervention opportune et judicieuse du, toujours, providentiel Édouard, la soirée aurait été mal engagée. Sans autres préambules, il lui signifia, d'un discret mouvement de la tête,

d'aller prendre place au piano, alors que les derniers claquements de mains cessaient. Pendant qu'elle s'installait, les mains suspendues au-dessus du clavier, elle éprouva un éphémère sentiment diffus d'angoisse, de crainte qui la paralysa quelques secondes avant de se lancer dans l'exécution enlevée d'une Mazurka de Chopin qui ne figurait pas au programme mais que Jeanne pouvait jouer les yeux fermés tant elle l'avait répétée avec Sœur Angèle. Ce fut, pour elle, une échappatoire salutaire qui lui permit de faire retomber la pression et d'enchaîner sereinement le cours du programme de chants de Noël. Pour Marie-Hélène et Jeanne ce fut une réussite, on aurait pu dire un succès à en juger par l'intensité et l'ampleur de l'ovation qui clôturait la première partie de cette soirée, puisque Monsieur le curé invita les convives à

la seconde partie qui se déroulerait, comme chaque année, en l'église de Ruffec, aux alentours de vingt-trois heures.

Les réjouissances du lendemain réunirent toute la maisonnée, fait exceptionnel, autour de la même table pour savourer le traditionnel repas de Noël et l'inévitable, mais néanmoins succulente, bûche préparée par la Paulin et accompagné d'un Champagne exceptionnel d'un grand cru millésimé dont Édouard était fier d'offrir aux Paulin, à Pascaline On porta un toast de bienvenue à Jeanne, et même les enfants, Suzanne et Jules, eurent droit à goûter un fond de coupe de ce breuvage prétendu divin. On avait réservé une généreuse part de bûche pour Monsieur le curé qui après vêpres ne dédaignait pas se sustenter au Breuil. Il ne

tarda pas et fut accueilli par un tintamarresque Édouard, une coupe de champagne à la main :

« -Sois le bienvenu !

Reste ami !

Quant à ton nom, tu te nommes : mon hôte.

Qui que tu sois, c'est bien !

Et sans être inquiet, j'accueillerais Satan si Dieu me l'envoyait. »

Sur le même ton, Monsieur le Curé répliqua
« -Cher Édouard, Hugo n'a écrit aucun évangile ! » Il rajouta en se frottant les mains pendant que la Paulin lui présentait sa part de bûche :

« -Je ne vois aucune raison pour que le bon Dieu invite le Diable dans cette maison. » En

évoquant le démon, il se croisa et tous en firent autant.

Jeanne réalisa, à cet instant, que c'était elle l'hôte, la dernière arrivée ; celle qui se sentait observée, dans chacun de ses agissements, chacune de ses paroles. Dans la crainte d'un jugement trop hâtif, elle restait sur la réserve quitte à sembler timide, étrange ou un peu mystérieuse. Après tout, écrivit-elle à son amie Géraldine, ce n'était pas la seule à paraître bizarre, mêmes les lieux étaient chargés d'étrangeté ; à commencer par cette grande demeure d'un style insolite pour la région, isolée du reste du Monde par un grand parc limité par de hautes haies et un mur d'enceinte auquel s'adossait la bâtisse des Paulin, flanquée à gauche d'un appentis et d'un poulailler à droite. Que dire des Paulin ? :

lui, un rustre caudataire d'une quarantaine d'années dont la conversation se limitait aux strictes civilités d'usage. Elle, est une femme plus spontanée, son royaume se limite à la cuisine où elle exerce ses talents avec bonheur, rabrouant, sans ménagement, l'impertinent qui oserait lui faire la moindre critique sur l'assaisonnement de l'un ou l'autre de ses plats. Sortie de sa cuisine, elle est d'un étonnant mutisme quasi absolu. Quant à Pascaline, elle n'a guère d'éducation ni de conversation et évite de parler aux adultes de la maison, comme si elle craignait qu'on se moquât. Mais, curieusement, elle se sentait tout à son aise auprès des enfants faisant montre d'une autorité bienveillante. Marie-Hélène, avec qui je suis sensée entretenir de proches relations est de tempérament que je qualifierais de versatile et inégal ; parfois

exalté, bouillonnant comme pour la préparation de cette soirée et soudain morose et renfrogné. Il faut dire, à sa défense, que l'état de santé de sa mère, restée à Reims, la préoccupe beaucoup. Mon rôle est, aussi, de la soutenir dans cette épreuve. Je feins d'être pénétrée de mansuétude et de douceur mais je dois avouer que cette imposture me pèse. C'est la personnalité d'Édouard qui me questionne autrement... La rédaction de cette lettre à Géraldine, qui devenait de facto sa confidente, eut le mérite de désembrouiller quelque peu la raison de Jeanne qui essayait d'y voir plus clair dans le jeu de chacun, sans dévoiler, trop tôt, le sien. Une certitude : Édouard tenait en main les atouts mais était venu le tour de Jeanne d'abattre les bonnes cartes pour mettre en difficultés ses adversaires en faisant de nouvelles alliances. Le soir même, après le

départ du prêtre, profitant d'une absence momentanée de son épouse, il glissa à l'oreille de Jeanne : « -Dans mon bureau dans une demi-heure précise. » Le message chuchoté plongea sa destinataire dans un trouble qu'elle essaya de dissimuler de son mieux, car déjà, Marie-Hélène revenait dans la pièce. Aussitôt Édouard prétexta qu'il avait un travail urgent à terminer pour s'éclipser et regagner son bureau, abandonnant, pour un instant, Jeanne à ses doutes et tracas qui finirent, rapidement, par se dissiper pour laisser place à une pensée lucide et résolue. Elle invoqua une soudaine fatigue pour se retirer, à son tour. A l'heure convenue, elle toqua fermement à la porte du bureau. Contre toute attente, Édouard l'accueillit, l'air sévère les traits durcis. « - Asseyez-vous là ! » dit-il en désignant la chaise trop basse qui ne permet pas de soutenir

son regard. C'était la seconde fois, depuis son arrivée, qu'elle était convoquée. Cela ressemblait à une mise en scène bien réglée, d'ailleurs, comme la fois précédente, il mit rapidement de l'ordre sur le bureau d'acajou, détacha la chaîne qui liait sa montre à son veston, en ouvrit le clapet de protection et la déposa en évidence sur le maroquin de cuir, avant de commencer sur un ton ironique et fâché : « Bravo pour hier soir ! Si, si, ... nous avons frisé le ridicule ! une Mazurka en prélude aux musiques et chants de Noël, on ne pouvait pas imaginer plus opportun. Nous ne sommes pas dans les salons polonais, au siècle dernier... Et ce n'était pas assez que je vous présente au public ? Il aurait fallu que vous vous ridiculisiez dans un bafouillage improvisé. Alors oui, je suis intervenu ! » Édouard marqua une pause, un silence

insoutenable pour Jeanne aux yeux rougis, puis il continua d'une voix radoucie « - Jeanne, vous comprenez, que cette soirée était scrutée, analysée, épluchée sans concessions aucunes, par les gens d'esprit et les notables locaux. Nulle place n'est admise à l'improvisation et à l'amateurisme... » Il se leva pour marquer la fin de l'entretien qu'il conclut en raccompagnant Jeanne. « - Je vous dis tout cela dans votre intérêt ; afin que votre talent puisse, un jour, être reconnu. Il aurait été absurde de se saborder à la première bataille. Enfin, je vous prierais de ne pas tourmenter ma femme avec cette affaire ; elle a d'autres soucis ... » Les paroles d'Édouard resonèrent longtemps dans la tête de Jeanne. Elles étaient d'un paternalisme affligeant et Jeanne s'en voulait de ne pas s'être rebiffer lorsqu'il s'était exprimé avec dureté et

acrimonie ; elle s'en voulait d'avoir accepté ses encouragements magnanimes : démonstration de sa bonté généreuse dont elle aurait été sensée lui en être reconnaissante. Elle eut du mal à trouver le sommeil... Elle fut réveillée tôt, à la pointe du jour par un remue-ménage inhabituel qui provenait du rez-de-chaussée. Elle distingua les voix des Paulin et celle d'Édouard : Il était question de rendez-vous, d'objet égaré, de retard de veste et de gilet... Jeanne eut tôt fait d'assembler les pièces de ce puzzle sonore pour comprendre qu'Édouard, dans l'empressement et la précipitation, était, avec l'aide des Paulin, à la recherche de sa montre. Jeanne, elle, se souvenait très bien. En chemise et à pas de velours, elle se dirigea vers le bureau où hier soir, il avait déposé sa montre sur le maroquin de cuir. Comme une voleuse, elle pénétra dans

la pièce. Elle n'eut aucun mal à repérer la montre restée sur le bureau. Au moment de s'en emparer, un bruit, un froissement la stoppa net. Surprise, elle se retourna vers l'alcôve et reconnut Pascaline qui s'éveillait. Jeanne stupéfaite marqua un temps d'arrêt et prit la fuite pour s'enfermer haletante, dans sa chambre. Là, elle espérait retrouver son calme et faire le point sur ce dont elle avait été le témoin et en tirer les conséquences. L'émotion immodérée faisait battre son cœur violemment dans sa poitrine. Elle n'eut pas le temps de reprendre son souffle qu'elle s'aperçût que dans sa main, elle serrait la montre d'Édouard ! Que faire ? Que dire ? La vérité ? : C'était le meilleur moyen de passer pour une menteuse : Qui la croirait lorsqu'elle expliquerait qu'elle n'avait agi que dans l'intention d'aider Édouard dans sa

recherche ? et sa défense impliquerait de révéler la liaison adultère d'Édouard et de Pascaline ; chose que les amants nieraient, l'accusant d'être une affabulatrice. Il fallait agir, et vite ; agir pour faire taire le seul témoin : Pascaline. Cela ne semblait pas être chose impossible. Jeanne s'assura qu'Édouard ait bien quitté les lieux et se rendit jusqu'à son bureau où Pascaline finissait de se rhabiller. Jeanne attaqua sans ambages : « - Je n'ai rien vu et vous n'avez rien vu ! c'est entendu ? » Pascaline répondit vivement « - Moi, je vous ai vu prendre la montre et vous, qu'avez-vous vu de coupable, en fait ? Rien ! Ma présence en ce lieu n'est pas plus incongrue que la vôtre » La partie n'était pas gagnée pour Jeanne qui tenta un dernier coup : « - Si l'une de nous tombe, inéluctablement, elle entrainera l'autre dans sa chute ! » Jeanne, au

fond d'elle-même, n'était pas très sûre de la véracité de son affirmation mais elle sonnait comme une menace suffisamment dissuasive pour s'assurer, pour un temps au moins, du silence de Pascaline, qui, à son insu, devenait la complice de Jeanne. De retour à sa chambre. Elle s'accorda un temps pour faire le point : Présentement, il suffirait de remettre la montre d'Édouard sur le maroquin de manière qu'à son retour il la retrouva à l'endroit où il l'avait oubliée dans la précipitation de ce matin. Nul doute qu'il se serait rappelé des circonstances dans lesquelles il avait utilisé sa montre pour la dernière fois et de l'endroit précis où l'incorrigible oublieux, qu'il était, la dépose, toujours, en pareille occurrence. Jeanne vérifia que la voie fut libre ; elle avait attendu que Pascaline ait quitté la maison pour aller de sa chambre jusqu'au bureau, dans l'intention de

se débarrasser de cet objet bien encombrant dont elle se demandait encore comment il avait fini entre ses mains. Arrivée au bureau, consternation ! la porte était fermée à clé ! sûrement par Pascaline qui devait posséder un double de la clé pour pouvoir, nuitamment, rejoindre son amant. Jeanne sentit le piège se refermer sur elle. Pourtant, il lui fallait sortir de cette nasse coûte que coûte. Elle frappa à la porte de la cuisine où la Paulin s'affairait et dit : « - bonjour ! » La Paulin lui répondit par un vague grognement. « -Je voulais remettre à Monsieur Édouard un livre que je lui avais emprunté... » la Paulin l'interrompit : « - parti. » Jeanne continua : « - Oui, d'ailleurs son bureau est fermé et je me demandais si vous pourriez me l'ouvrir afin que j'y dépose le livre ? ... Tant que j'y pense...je suis tellement étourdie... » Sans interrompre

sa tâche, la Paulin grommela : « - faudra attendre midi qu'il rentre... Lui seul à la clé ! »

Impossible, avant le retour d'Édouard, de retrouver Pascaline partie en promenade avec Suzanne et Jules. Par conséquent, lorsqu'Édouard ne retrouvera pas sa montre sur le maroquin de son bureau il en tiendra Pascaline responsable puisque, elle seule détenait un double de la clé du bureau. Comment pourra-t-elle s'expliquer n'étant pas en mesure de rendre la montre ? Elle n'a qu'une version plausible : Elle aurait négligé de fermer le bureau à clé après le départ précipité d'Édouard. Lorsque Pascaline rentra de promenade avec les enfants, Paulin lui signifia d'un ton indifférent, sans autres explications, que Monsieur l'attendait dans

son bureau. Le visage de Pascaline s'empourpra. Elle se dirigea vers le bureau tout en essayant de se remémorer la version qui lui était la moins défavorable... Assis, derrière son bureau, Édouard, les sourcils froncés, l'air soucieux reçut Pascaline aux joues carminées. Directement, il attaqua : « - Rendez-moi la montre ! » Feignant la surprise face à l'incongruité apparente de cette injonction, elle demanda à Édouard de s'expliquer : « - c'est simple, hier soir, j'ai déposé ma montre et sa chaîne, ici. dit-il en désignant le maroquin ; je m'en souviens très bien. Et, comme vous pouvez le constater, elle s'est envolée ! disparue ! Ne trouvez-vous cela étrange ? » Pascaline qui, maintenant, blêmissait lui suggéra : « Vous vous l'êtes, sûrement, faite voler, ce matin ; il y a de plus en plus de détrousseurs, de vide-goussets dans

les trains, de nos jours ! » « - Impossible, ce matin, dans la précipitation du départ, ne me souvenant pas de ce que j'avais pu faire de la montre, Je me souviens avoir demandé aux Paulin de la chercher rapidement ; ils pourront en témoigner... le voleur ou la voleuse est bien intervenu ici ! » Sentant que le piège se refermait sur elle, Pascaline lâcha : « Je ne suis pas la voleuse ! je n'ai rien volé ! J'admets avoir oublier de refermer à clé, le bureau ; c'est tout ! » Édouard, qui jusque-là, avait contenu son humeur, tapa du poing sur le bureau qui amplifia le fracas en faisant caisse de résonance. « - Vous mentez ! Je suis rentré avant vous et je l'ai trouvé fermé ... Alors ? » « - Je ne mens pas lorsque je dis avoir oublier de fermer le bureau à clé, mais cela juste après votre départ matinal ... Je me suis rendormie sur la couchette de l'alcôve... J'ai refermé à

clé dès mon départ. » Édouard réalisa tout ce que cette nouvelle version impliquait : le voleur de la montre avait commis son larcin en présence de Pascaline couchée dans le lit de son bureau, attestant de leur relation adultérine. Il ferma un instant les yeux ne pouvant prendre la mesure des ravages dévastateurs et irréversibles si cette relation venait à se savoir. « -Rendez-moi cette clé et surtout ne parlez à personne de cette affaire. Vous nous éviterez le pire ! » Pascaline, qui était employée pour quelques jours encore, jusqu'à la fin des vacances de Noël, s'abstint à un silence quasi monacal craignant les menaces de Jeanne ou les foudres d'Édouard. Le lendemain de son départ, la Paulin, faisant le ménage, trouva la montre, à peine dissimulée sous un siège dans la chambre des enfants. Cette trouvaille, ce jour-

là, révélait, pour Édouard, la nature affabulatrice de cette pauvre sotte qui avait changé plusieurs fois de version pour arriver à une dernière mouture dans laquelle elle n'avait pas reculé à mettre un couple, une famille en péril ! Et tout ça pour une montre ! Elle ne sut, probablement, que faire de son butin et l'abandonna, stupidement, le jour de son départ. Quant à Jeanne, elle estimait avoir géré cette histoire avec une rare et heureuse fortune qui laisse la voie libre à la fausse ingénue jouant l'innocence et la naïveté pour séduire Édouard.

PARTIE 2

L'état de santé de la « veuve Dupond » s'était considérablement dégradée obligeant sa fille unique Marie-Hélène à faire de nombreux déplacements harassants à son chevet, à Reims. Délaissant quelque peu ses enfants Suzanne et Jules qui grandissaient sous la férule de leur père Édouard et la bienveillance de leur « tante Jeanne » qui était devenue avec le temps leur confidente discrète de leurs premières amours, de leurs émois, de leurs joies ou de leurs désespoirs. Et lorsqu'Édouard, toujours très accaparé par « les affaires », avait un désaccord avec l'un d'eux, il s'en remettait très souvent au discernement et à la sagesse de leur tante Jeanne pour éviter les querelles familiales. « Le Breuil » était devenu un lieu

incontournable pour la société bourgeoise qui était restée fidèle au récital de Noël initié, il y a quelques années, par Marie-Hélène avec le précieux concours de Jeanne et de monsieur le curé de Ruffec qui fit venir, une année, une troupe d'amateurs qui installèrent un théâtre de verdure dans le parc pour y jouer des œuvres à la mode : du Courteline : au verbe mordant, aux situations désopilantes et drôles où le public s'adonna aux joies du Théâtre de mœurs où se mêlent valeurs, secrets et mensonges sur le thème « *Pourquoi vivre heureux quand on peut ne pas l'être ?* » Marie-Hélène aurait voulu vivre heureuse mais vécut sa part de malheur. Très affectée et affaiblie par le décès de sa mère, elle fut, elle-même, emportée par la maladie et l'épuisement à quarante-deux ans. Il y eut aussi des moments de bonheur et d'autres plus

difficiles pour les affaires d'Édouard : Il avait souscrit auprès d'une banque de Bruxelles des obligations de la Compagnie de Chemin de Fer du Nord-Donetz, établie à Saint-Pétersbourg qui promettaient le versement d'intérêts généreux et qui garantissaient le capital au porteur des bons qui s'échanger contre 500 Francs ou 187 Roubles. Mais Lénine, après la Révolution russe de 1917, décide en Janvier 1918 de ne pas reconnaître « les dettes tsaristes ». Les bons russes qui garnissaient un étage entier de son coffre-fort n'avaient plus aucune valeur ! Échaudé, par ce revers financier, Édouard se tourna vers la valeur refuge : l'or. C'est à cette époque que Jeanne recevait une pièce en or de la part d'Édouard après ses visites nocturnes au bureau qui devinrent fréquentes au fil du temps. Leur liaison de plus en plus assumée

alimentait, dans le village, nombre de commérages médisants si bien que le curé de Ruffec qui fréquentait de façon assez régulière la table du Breuil vint un dimanche à l'heure du déjeuner dans l'espoir de remettre dans le droit chemin les brebis égarées. La mission était périlleuse, mais il était un ami fidèle de la famille et son avis importait. La discussion fut âpre car depuis le décès de Marie-Hélène, ni Jeanne, ni Édouard, n'avaient l'impression d'avoir sombrer dans l'inconduite et le péché. « -Et cependant, j'ai entendu rapporter des... des excentricités déconcertantes... » ajouta le prêtre... A quoi Édouard répliqua vivement : « - Je me moque des lâches propos enfantés par l'oisiveté de vos ouailles et je n'entends pas céder à la médisance populaire pour travestir notre existence ! » A ce moment il se leva de table pour signifier qu'il en resterait là.

Le curé faillit s'en étouffer. Il lui fit signe de se rasseoir pour poursuivre l'entretien. « - J'ai autre chose à vous communiquer... » Il prit un air solennel pour annoncer : « - Votre fille, Suzanne, va rentrer au noviciat ... » La nouvelle laissa Édouard sans voix. « ... Elle vous demande de l'accompagner dans sa démarche spirituelle ... et vous serait extrêmement reconnaissante que vous mettiez de mettre de l'ordre dans vos relations. » C'est ainsi qu'Édouard H âgé de 69 ans, un matin de 1934 convola en secondes noces, loin de Ruffec, avec Jeanne B 40 ans.